

Portfolio de Mériol Lehmann. Nouvelle grande ligne (Shinkansen)

Mériol Lehmann

Number 107, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lehmann, M. (2016). Portfolio de Mériol Lehmann. Nouvelle grande ligne (Shinkansen). *ETC MEDIA*, (107), 52–60.

PORTFOLIO

MERIOR LEHMANN

NOUVELLE GRANDE LIGNE (SHINKANSEN)

« Mais je refuse de parcourir le monde pour assouvir ce besoin obsessionnel, presque névrotique, que nous avons, nous photographes, à fixer, capturer l'histoire des êtres vivants, et remplir systématiquement nos photographies de figurants, habitants de la Terre, comme si nous étions en charge de rassurer la planète qu'elle est bien peuplée d'individus.

D'où vient cette peur du vide ? »

Raymond Depardon, *Errance*

Ma pratique artistique, résolument ancrée sur le territoire, est indissociable de l'errance. C'est en effet ma façon principale d'appréhender mes sujets : partir à la dérive, seul, afin de prendre toute la mesure d'un espace géographique, et de sa relation avec les humains qui l'occupent. Petit à petit, ce qui m'était étranger me devient progressivement familier, et des repères se construisent. J'ai besoin de laisser le territoire s'imprégner en moi, sans aprioris, sans plans et sans cartes, pour que je puisse le transposer dans mes œuvres. Un voyage à l'aveugle, qui m'oblige à être attentif à l'inconnu qui m'entoure.

C'est une pratique courante dans la photographie américaine. Le *road trip*, de Robert Frank à Stephen Shore, a été plus que documenté. Mais il n'y a pas que la voiture qui permette l'errance. Bien souvent, c'est à pied que je dérive. La marche donne l'immense avantage d'avoir tout le temps nécessaire pour réellement absorber un lieu. Cette pratique de l'errance est indiscutablement liée pour moi à la solitude. Fervent défenseur de l'idée que l'art ne se fait pas en vase clos, j'ai paradoxalement le besoin dans la création d'être seul. Le silence, une certaine posture méditative, et surtout, pouvoir consacrer l'ensemble de mes sens et de mes réflexions à ce qui m'entoure, demandent cette solitude.

C'est donc avec un peu d'appréhension et beaucoup d'excitation, il faut le dire, que j'acceptais l'invitation de Diffusing Digital Art et du Palais des paris à Takasaki pour entreprendre une résidence de recherche et création au Japon. Comment trouver ce nécessaire espace de réflexion dans une mégapole de 38 millions d'habitants ?

Voilà Narita. Landing. Un aéroport, c'est partout pareil, un lieu de transit, interchangeable. Rien ne nous prépare à la suite. Dans le N'EX, le paysage défile rapidement. La nuit tombe, et s'il n'était des rizières parsemées ici et là, je pourrais presque être en Europe.

Shibuya, je descends du train. Cette gare voit 400 000 voyageurs par jour. On est loin des 2 millions de passagers quotidiens de Shinjuku, mais ça reste saisissant. La sortie est là : Hachiko Exit. Je suis dans la ville. Autour de moi, un indescriptible tourbillon de lumières, de sons, de gens. Times Square peut aller se rhabiller. Et au milieu de ce chaos discipliné, je marche sans le moindre contact, sans accrocher personne. Je monte Dogenzaka, tourne à droite, entre dans Hyakkendana, avance encore un peu dans la colline parsemée par les Love Hotels, trouve finalement le bâtiment. Les clefs sont dans la boîte aux lettres, je grimpe les 6 étages, laisse mes chaussures devant la porte et m'affale sur le lit, avec les 20 heures de voyage qui me tombent dessus.

Le lendemain, Suica Card en main, je glisse d'une station à une autre dans le Yamanote circulaire, pendant que de longs Shinkansen filent à nos côtés, amenant leurs passagers aux extrémités de l'île. Un jour, ce sera mon tour. En attendant, en sortant des gares, c'est à pied que je me perds et que j'erre dans la ville. Harajuku, Shinjuku, Ueno, Asakusa, Akihabara Electric City, l'un après l'autre, les quartiers me fascinent et me séduisent. Dans mes longues promenades quotidiennes, je me sens comme le Cassiel de Wenders : je suis là, j'observe tout à mon aise, mais je semble tout simplement être inexistant aux yeux du monde qui m'entoure...

Il y a quand même une drôle de contradiction à se retrouver dans ce pays si densément peuplé et y faire des images sur lesquelles il n'y a nulle figure humaine. Pourtant, dans ces images, l'homme est omniprésent. Pas dans sa représentation, bien entendu, mais dans tout le poids qu'il a sur le modelage de ces lieux. Il existe peu d'endroits au monde où cette boucle de rétroaction entre l'espace social et l'espace géographique est si forte qu'au Japon. Loin, les grands paysages inoccupés du Québec. Ici, la moindre parcelle est domestiquée. De Tokyo à Takasaki, ce seront trois semaines à bousculer ma perception du monde, à remettre en cause ma pensée, à ouvrir mes horizons sur de nouvelles idées. Un voyage déroutant, bien au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer et espérer.

Mériol Lehmann

Né en Suisse, mais vivant au Québec depuis plus de trente ans, **Mériol Lehmann** est un artiste œuvrant principalement en photographie et en art audio. Son travail a été présenté dans de multiples centres d'artistes, festivals, et autres lieux de diffusion, tant au Canada, qu'en Europe et au Japon. À travers sa pratique, il s'intéresse particulièrement à une approche systémique du territoire. Après avoir assumé durant plusieurs années la direction générale d'Avatar, il réalise maintenant une maîtrise en Arts à l'Université Laval.















